Tremblement de terre... intérieur

 Pierre et Kevin, deux copains pompiers de Paris, s’envolaient pour les Philippines, car un tremblement de terre venait de se produire sur une des nombreuses petites îles philippines. La première ONG arrivée là-bas, devant l’ampleur des dégâts et le désintéressement des autorités centrales, fit appel à des soutiens étrangers, médecins, secouristes, pompiers… Kevin n’eut pas beaucoup de mal à convaincre Pierre à se porter volontaire. Il aimait ce qui était pour lui « plus qu’un métier ». Quand son fils Édouard disait : « Papa, tu sauves les gens », il en était fier, mais quand le fiston rajoutait : « comme Jésus est le Sauveur des hommes », là il tiquait, se disait qu’« au 21e siècle, quand même, comment peut-on encore croire aux sornettes du caté ? » Il avait accepté à reculons qu’Édouard s’inscrive à la paroisse, mais « qu’on ne m’en demande pas plus ! De toute façon, quand il faut aller secourir les gens sur un accident ou dans un incendie, qu’est-ce que ça change de croire qu’un bon Dieu existe : avait-Il fait quelque chose pour éviter que survienne tel sinistre et met-Il la main à la pâte pour aider les gens sur place ? »

A Manille, ils prirent un avion à hélices pour arriver sur l’île sinistrée. Pierre, qui était un chrétien de toujours et n’avait guère de reproche à faire à son Seigneur, pria pour les sinistrés et pour le bon déroulement de leur mission et d’abord du voyage : le petit zingue n’était pas rassurant, balloté par le vent. Il ferma les yeux, s’enfonça dans ses pensées : « Un pilote sachant piloter sans son pilote automatique, est un bon pilote, mais un chrétien qui veut gouverner sa vie sans Celui qui doit la gouverner, n’est-il pas un aveugle, qui risque d’entraîner d’autres aveugles vers le précipice ? Et si un chasseur sachant chasser sans son chien, est un bon chasseur, un chrétien qui veut chercher et trouver sa nourriture, sans Celui qui l’accompagne, n’est-il pas un mauvais chercheur de Dieu ? Il risque de trouver une nourriture avariée, au lieu du Corps du Christ ».

Le petit aérodrome avait un peu subi les effets du tremblement de terre, mais le pilote aguerri en avait vu d’autres. Arrivés à la petite ville sous les décombres, Pierre et Kevin écoutèrent les explications du responsable de l’équipe internationale, puis mirent en œuvre leur professionnalisme, ce qui n’empêchait pas l’émotion de pointer, voire de les submerger. Découvrir des gens encore vivants, mais très blessés, écrasés par les tonnes de béton et de divers matériaux amoncelés sur leurs corps, c’était un semi-triomphe : ils n’arrivaient pas trop tard pour beaucoup de ces malheureux philippins. Ceux-ci, quand ils étaient conscients, avaient des regards aussi suppliants (voulant dire : « continuez tous vos efforts auprès de nous et de ceux qui demeurent ensevelis »), que reconnaissants, signifiant : « vous êtes étrangers à notre pays, mais pas à nos besoins et détresses extrêmes ; merci de votre solidarité et générosité ».

Le soir venu, Kevin dit à Pierre que pour la plupart des sinistres, accidents, incendies, attentats a fortiori, il y avait une responsabilité humaine : un désir de nuire, un chauffard saoul en excès de vitesse, un départ de feu imprudent etc., mais dans un tsunami ou un tremblement de terre, aucun homme ne pouvant les déclencher, l’injustice était flagrante et venait de son Dieu soi-disant bon et miséricordieux. Pierre avait déjà abordé sans succès le sujet avec Kevin, pourtant baptisé, et il lui dit seulement : « En tout cas, on constate la solidarité humaine que suscite une telle catastrophe et tu n’es pas le dernier à te mettre au service de ces pauvres blessés. – Tu ne réponds pas à ma question, comme d’hab ! » Pierre savait bien que les belles paroles ne convaincraient de rien son ami. Il priait pour que Kevin sorte de cette nouvelle expérience de pompier-secouriste avec un surcroît d’humanité : pour celui qui ne croit pas, qu’y a-t-il de plus divin que d’être donné aux autres ? Dieu finirait bien par le toucher au cœur un jour de mission humanitaire.

Les jours suivants, ils dégagèrent plus de cadavres que de gens vivants. Le moral des troupes commença à nettement s’émousser. Mais, arrivés sur les gravats de la petite église totalement démolie, Pierre et Kevin entendirent des murmures, comme une prière de plusieurs personnes. Ils s’activèrent et découvrirent coincées sous deux poutres entrecroisées, trois personnes grièvement blessées, qu’ils réussirent à sortir de leur presque cercueil. Il s’agissait d’un prêtre en habit de célébration : il savait un peu l’anglais et il expliqua (le souffle court, car son thorax était enfoncé) que le tremblement de terre était survenu au moment où il distribuait la communion, c’est pourquoi il tenait si précieusement le ciboire, contenant les saintes espèces, un peu empoussiérées ; et à ses côtés, il y avait une femme, qui avait reçu le corps du Christ, juste avant la chute de plafond et du toit de l’église, et son enfant ; comme il se préparait à la 1ère communion, il était venu près de l’autel les bras croisés sur la poitrine, et… il les avait gardés.

Le Père Pétuel remerciait le ciel, qu’il ait pu tenir si longtemps pendant ces jours d’enfouissement, afin d’être un soutien pour la maman et son petit, qu’il avait exhortés à garder l’espérance que Dieu ne les abandonnerait pas. L’enfant n’avait jamais autant récité le Rosaire : il aimait autant les mystères joyeux et glorieux que douloureux, et il sentait bien qu’il aurait été vain de prier les uns sans les autres. Peut-être même que le prêtre lui avait dit que sans la croix, il n’y avait pas de résurrection : en tout cas, l’enfant avait compris que leur « épreuve vécue dans la foi, déboucherait sur une vie plus conforme à celle du Sauveur ». « Sauveur des ensevelis », se dit Kevin, auquel d’ailleurs s’adressait le Père Pétuel, comme si c’était en lui que sa parole devait faire écho.

Pierre ne disait rien, se recueillait, se disait que les voies du Seigneur sont impénétrables, que Dieu avait organisé leur venue de si loin, pour qu’ils soient touchés par le témoignage fort d’un prêtre et de deux de ses ouailles, qui avaient dû faire, tout en étant immobiles et écrasées, un grand chemin spirituel d’abandon à la Providence.

Le lendemain, Pierre alla voir ces trois blessés à l’hôpital de fortune, dressé en proche banlieue de la ville. Le Père l’attendait comme pour lui remettre un testament spirituel ; il lui dit dans son dernier souffle : « Merci de nous avoir sauvés. Je te dis que si tu crois, tu verras la gloire de Dieu » et il lui remit son chapelet, avant d’embrasser le crucifix et de remettre son âme à Dieu. Dire que Kevin en fut chaviré serait bien faible. La maman le fit s’approcher de son brancard et lui dit dans un anglais approximatif : « Vous, pompiers, vous aimez les autres, Dieu vous aime, à vous de L’aimer et de Lui être fidèles ». Cette mère n’avait aucune animosité contre Dieu, alors qu’Il avait permis qu’elle et son enfant soient blessés au point qu’ils auraient de graves séquelles à vie. Kevin n’eut plus la même question sur le mystère du mal, souffert par des innocents, ni n’eut de reproche à faire à son Dieu, qu’il était bien décidé à connaître mieux et aimer, tout en poursuivant, et encore plus qu’avant, et mieux qu’avant, son généreux métier – sa vocation, préféra-t-il dire à partir de ce tremblement… intérieur.